

Préface de Michel Duffour

Une vie rectiligne

Tous ceux qui connaissent bien Raymond Treppo savent que c'est avant tout un lutteur.

Mais bien loin de ces lutteurs toujours intarissables sur leurs exploits, Raymond est un homme discret, modeste, un homme droit. C'est peut-être même par trop de modestie qu'il pêche, car rares sont ceux à avoir donné de si précieux services au combat démocratique.

Ne vous attendez donc pas à lire dans les prochaines pages des révélations sur le rôle joué par Raymond. Il en parle tout simplement, presque banalement, comme si tout ce travail formidable accompli aurait pu être fourni par le premier quidam venu.

Vous n'aurez pas non plus de secrets dévoilés dans cet ouvrage. Raymond a pourtant rencontré et connu des personnages de premier plan, mais, s'ils avaient certainement, comme tout un chacun, de gros défauts, vous n'en saurez rien car Raymond n'aime pas la perfidie, les phrases assassines, les petites vengeances mesquines. Ce qu'il veut nous communiquer, c'est sa passion de servir les autres.

Raymond a eu une vie trop riche pour que, Annie mise à part, aucun de ses amis n'en connaisse la totalité. Chacun connaît une parcelle de cette existence.

J'ai pour ma part bien connu Raymond dans son aventure militante chez Renault-Billancourt. Quel militant communiste ! Quelques « coups de gueule » mais bien

rare, de la persuasion surtout, de la ténacité dès les premières heures du matin, de la lucidité sur les stratégies mises en œuvre par la direction, de la confiance envers ses camarades ouvriers, de la rigueur dans tous ses choix.

Raymond a amené au combat un nombre impressionnant de jeunes salariés.

Je l'ai toujours vu entouré d'un très grand respect.

Raymond a été et reste fidèle à ses choix de jeunesse. Il vit le communisme en actes et considère que cette utopie garde toute son actualité.

Dirigeant communiste, Raymond a toujours été homme de parole, fort dans ses convictions, respectueux des autres.

Il écrit son livre comme un hommage au combat communiste, à l'émancipation des individus, au militantisme comme facteur de liberté.

Pour ma part, je veux rendre hommage au militant, à tout l'apport de Raymond.

Merci Raymond pour ton beau travail !

Michel Duffour,

Président du Conseil National
du Parti communiste français
Ancien Ministre d'Etat au Patrimoine
et à la Décentralisation culturelle
(Novembre 2005)

Préambule

La chance de ma vie fut sans aucun doute, celle de devenir communiste.

J'aurais pu passer « à côté », j'ai pleinement conscience que mon attachement au Parti communiste français depuis plus de soixante ans, a été une source d'enrichissement humain extraordinaire.

Avec ma famille, j'existe pour nous mais peut être également pour les générations futures, j'ai le sentiment d'avoir participé à une œuvre utile.

Aujourd'hui à 83 ans, j'éprouve le besoin d'écrire, de témoigner sur le cheminement de ma vie qui, dans sa démarche, pourrait être celui de nombreux militants.

Ma petite enfance

Je suis né en 1922 à Tarvisio dans le Frioul, en Italie, province de la Vénétie Julienne, chef lieu Udine qui a fortement souffert lors du tremblement de terre en 1976. Ma mère était illettrée, mon père écrivait un peu l'italien.

Quelques souvenirs du Frioul me sont restés malgré mon jeune âge. Je revois la route caillouteuse menant au village appelé « Klotz ». Il y avait quatre fermes dont la nôtre, la plus petite. Nous avions une vache, des chèvres, des poules et des lapins. Un bout de champ et des arbres entouraient la maison, située sur un petit coteau avec de la vigne. J'aimais fouler les grappes de raisins avec les pieds dans la cuve à la période des vendanges. Comment oublier aussi tous les mûriers, la chambre colonisée par les vers à soie, les cocons et les fils. C'était magique ! Nous habitions tous ensemble, mon grand-père paternel, mon père Adamo, ma maman Irma, mon grand frère Guisepe et moi Guerrino.

Mon père a travaillé en Italie, en Autriche, il a fait la guerre coloniale du roi d'Italie en Ethiopie et enfin ce fut l'émigration vers la France avec le travail dans les mines de charbon.

Je reste mélancolique et amusé à la fois lorsque je me remémore les souvenirs de mon enfance. Comme cette visite avec ma mère et mon frère dans une ville proche appelée « Nemess ». Là, j'avais été très impressionné par le sonneur de cloches tirant sur des cordes en plein air.

Plus tard, à l'âge de trois ou quatre ans, me hasardant seul sur le sentier qui conduisait à Nemess, assis dans l'herbe, je fus surpris par un bruissement, tout près de moi, un serpent me fixait. J'eus très peur et cette peur du serpent ne m'a jamais quitté y compris plus tard dans les champs quand j'étais vacher.

Une autre fois, nous sommes allés à « Cydilis », une petite ville environnante, c'était jour de fête, les enfants jouaient avec des yo-yos, cela nous faisait envie parce que mon frère et moi, nous n'en avions pas.

A la ferme du grand-père, on se chauffait au bois, un jour je partis avec un bûcheron pour couper des arbres. En le regardant avec beaucoup d'attention, j'ai dû m'avancer trop près de lui et dans un retour de hache, le talon de la hache a touché mon crâne. Je me revois dans mon lit, la tête bandée sous les yeux affolés de ma mère. Un autre jour, je suis allé chez le coiffeur du village. Il m'a tondu. A mon retour maman mécontente me gronda, ce jour-là nous devions nous rendre chez le photographe et envoyer des photos à mon père qui était en France. Tant pis, les photos furent envoyées et j'imagine la réaction de mon père se disant : « au moins comme ça c'est propre ».

Un fait rare dans notre région, il neigeait. Je devais avoir trois ans. Je regardais derrière la vitre et il me sembla voir un homme de forte corpulence qui arpentait la rue. J'étais inquiet mais tellement content d'être à la maison car mon grand-père et ma mère me racontaient des histoires de croquemitaines qui enlevaient les enfants « pas sages ».

La France

Un jour de 1926, il fut décidé de partir pour la France pour vivre mieux et rejoindre mon père. Mon grand-père est resté en Italie. Pour moi, ce fut d'abord un long trajet en train. Ma mère, mon frère et moi nous étions là, endimanchés faisant bonne apparence. Nous avons traversé tout le nord de l'Italie, puis Modane dans les Alpes et finalement l'Isère pour arriver dans une toute petite gare du pays des mines, le Peychagnard-Crey. Je garde en mémoire, la pluie qui giclait sur les vitres du train et enfin les retrouvailles avec mon père qui nous attendait à la gare du Crey. Les retrouvailles restent vagues dans mes souvenirs mais je pense que ce fut un grand moment de bonheur pour mes parents enfin réunis. La famille se retrouvait.

Puis, mon père nous emmena devant une grande maison, à rez-de-chaussée et étage, emplie de paille. C'est là que nous avons dormi. Nous étions de passage dans un « foyer d'immigrés » dans l'attente d'un logement attribué par la direction des mines. Plus tard, ce foyer fut transformé en écurie pour les chevaux de la mine.

Le plateau Matheysin

Une partie de ma jeunesse s'est passée sur ce plateau où vivaient surtout les familles de mineurs et de paysans. Il est situé à environ 40 kilomètres de Grenoble, à une altitude de plus de 900 mètres, encadré par un ensemble montagneux extrêmement varié : à l'Est le Grand Serre (2144m), Le Tabor (2336 m), au Sud-Ouest le Simon (1213m), à l'Ouest le Senepi (1773m) et au Nord le Conex couvert de forêts.

La Mure est la ville principale de la région avec aujourd'hui 6 000 habitants. Elle est entourée de petites communes et de nombreux villages dont l'histoire est fort ancienne. Elle est traversée par la route Napoléon, de Grenoble à Gap, où l'empereur passa en 1815 après son échappée de l'Île d'Elbe.

L'histoire de ce plateau est étroitement liée à la vie de la mine exploitée depuis le Moyen-Age, industriellement à partir de 1806. Les mines d'antracite ont contribué à développer l'activité de cette région, elles ont donné du travail à une population d'artisans, d'agriculteurs et de nombreux immigrés italiens et polonais. Il arrivait, lors de mauvaises récoltes, que les populations paysannes connurent la faim.

Les immigrés

Les immigrés Italiens étaient venus travailler dans les mines de la Matheysine lors des dernières années du XIX^{ème} siècle pour obtenir un emploi afin de faire vivre leur famille. Les Polonais arrivèrent à partir de 1925. Ces deux nationalités s'intégrèrent bien avec les Français.

Il n'en restait pas moins vrai que dans mon jeune âge, j'ai entendu des phrases prononcées par des adultes qui m'ont fait très mal, telles que : « sale race » ou « vous venez manger le pain des français ». Chez les jeunes, que ce soit à l'école ou au travail, cela n'existait pas, nous étions comme des frères.

Le Psychagnard, dit « Le Péca »

Village de la commune de Susville à flanc de montagne, il était notre lieu d'habitation et de travail avec ses entrées des mines, telles des bouches grandes ouvertes, qui avalaient chaque jour des centaines d'ouvriers venus de tous les environs pour les recracher chaque soir noirs et épuisés.

Notre maison bien plus petite que notre ferme d'Italie, comprenait une grande pièce au rez-de-chaussée, une cave derrière et un étage avec deux chambres. Dans l'une des chambres, dormiront mes deux sœurs, toutes les deux nées en France un peu plus tard : Armeline surnommée Line, l'aînée et ma sœur cadette Mafalda, du prénom d'une jolie princesse que l'on retrouve encore aujourd'hui dans les livres d'enfants et que l'on appellera Loulou. Dans l'autre chambre, dormaient mes parents, mon frère Guiseppe et moi Guerrino.

Devant la maison, un petit jardin avec des fleurs et plus loin, un autre plus grand dans lequel mon père cultivait des légumes qui servaient en partie à nourrir la famille. A l'automne, mon père creusait un trou dans le jardinet pour y déposer des pommes de terre en les recouvrant d'un plastique et de terre pour les protéger du froid.